

## 18 Culture

# Peter Gabriel, un retour en 12 lunaisons

**MUSIQUE** Le chanteur a mis plus de vingt ans pour sortir ce nouvel album. L'attente en valait la peine: proposées en version claire et en version sombre, les 12 chansons de «i/o» annoncent la fin des temps et osent encore espérer

ANTOINE DUPLAN  
X @duplantoin

Enfant, Peter Gabriel avait pour jeu favori d'ériger un barrage sur le ruisseau, d'allumer un feu en aval et d'assister aux noces mortelles de l'eau et des flammes. Incandescence (*Walk Through the Fire*) et fluidité (*Washing of the Water*), fracas (*Sledgehammer*) et apaisement (*Secret World*), colère (*Digging in the Dirt*) et consolation (*Don't Give up*): le choc des contraires s'est perpétué au cours des décennies et résonne encore dans *i/o*, le dixième album studio, celui qu'on attendait depuis plus de vingt ans!

## Déguisé en renarde

A la tête du groupe Genesis, Peter Gabriel s'impose en introduisant une dimension théâtrale dans le rock progressiste qui fleurit au début des années 1970. C'est déguisé en renarde, en fleur ou en monstre pustuleux qu'il incarne les chansons. En 1975, stupeur générale: il quitte le groupe dont il était la figure de proue. Le batteur Phil Collins le remplace et Genesis prend la route qui mène au pinacle de la notoriété, tandis que le chan-

teur emprunte des chemins autrement escarpés et aventureux.

Il fait sensation en confisquant les cymbales de la batterie, en supprimant les rampes d'éclairage au profit de colonnes lumineuses latérales propres à creuser les ombres. Il intègre des sonorités et des rythmes exotiques à sa musique, devient le promoteur de la world music à travers le label Real World, révèle d'immenses artistes tel Youssou N'Dour. Il signe de grandioses musiques de film (*La Dernière Tentation du Christ*, de Scorsese), multiplie d'admirables collaborations avec Laurie Anderson (*Excellent Birds*), Robbie Robertson (*Fallen Angel*) ou Joni Mitchell (*My Secret Place*). Le promoteur de la world music se fait champion des droits de l'homme, chante *Biko* en hommage à un militant sud-africain assassiné. Ambassadeur de conscience, il est nommé «homme de la paix» en 2006...

Et la musique? On ne peut pas accuser Peter Gabriel de paresse. Il enchaîne les tournées, proposant des spectacles étourdissants dans lesquels la technologie digitale remplace les vieux masques en papier mâché. Pendant quelque sept ans, il célèbre sur scène le quart de siècle

Parmi les fidèles qui ont contribué au dernier album de Peter Gabriel (à gauche), il y a Tony Levin à la basse, David Rhodes à la six-cordes, et Manu Katché à la batterie. (GLASGOW, 22 JUIN 2023 / ROBERTO RICCIUTI / REDFERNS)



de *So* (1986), l'album de la consécration. Il sort *New Blood*, qui réinvente son répertoire en mode symphonique, et *Scratch my Back*, où il reprend les œuvres de quelques collègues. Mais depuis *Up* (septembre 2002), aucune nouvelle chanson. Le chanteur a beau affirmer en avoir quelque 150 sous le coude, il se disperse...

Voici venue l'heure du miracle: un nouveau disque! Il s'intitule *i/o* («input/output»), se décline en deux CD, un Blu-ray et trois couleurs. Il

est l'aboutissement d'un magistral teasing de douze mois, commencé le 6 janvier et conclu le 27 novembre 2023. A chaque pleine lune, Peter Gabriel publie sur son site une nouvelle chanson en deux formats, Bright-Side Mix et Dark-Side Mix, correspondant à la face éclairée et à la face cachée de notre satellite.

## Anathème fracassant

Le sorcier intervient parfois pour expliquer aux fans, ses «lunatiques» comme il les appelle, la démarche

et démontrer la puissance de l'ingénierie acoustique. Les 12 chansons ont été traitées par deux ingénieurs du son. Mark «Spike» Stent a tiré les titres du côté de la légèreté, de la lumière, tandis que Tchad Blake a œuvré au noir. Cette démarche audacieuse tablant sur la bipolarité des auditeurs mérite de nombreuses écoutes comparées pour percevoir toutes les nuances du double habillage.

Peter Gabriel, l'Archange, comme on le surnommait du

temps de Genesis, se pose en prophète de l'apocalypse. En 1977, sur son premier album, il annonce l'imminence du Déluge (*Here Comes the Flood*); sur *So*, il évoque une pluie de sang (*Red Rain*). La fin du monde n'ayant jamais été aussi proche, *i/o* creuse le filon, alternant mises en garde et chants d'espérance. La croisade commence dans l'anathème fracassant de *Panopticon*: «Dans l'air le nuage de fumée prend forme/Tous les téléphones le prennent en photo tant

## La science-fiction fait des ravages à Carouge

**COMÉDIE** Avec «Charlie», le Vaudois Christian Denisart et sa troupe font leur miel d'un récit fantastique, l'histoire d'un nigaud transformé en Einstein par des chercheurs. Le spectacle entraîne avant de s'essouffler

ALEXANDRE DEMIDOFF  
X @alexandremdff

Charlie plane et avec lui beaucoup de spectateurs. Au Théâtre de Carouge, Christian Denisart fait un sort à l'intelligence artificielle. En ingénieur de fables, l'artiste vaudois adapte *Des Fleurs pour Algernon*, récit de science-fiction signé Daniel Keyes en 1959. Il projette l'histoire d'un simple d'esprit, Charlie, qui, à la suite d'une opération, devient Einstein au moins. Une dizaine de comédiens et musiciens endossent les costumes d'une comédie timbrée. On serait totalement emporté si le metteur en scène ne cédait pas, par moments, à une esbroufe visuelle convenue, au risque de gâcher sa fantasmagorie.

## En concurrence avec une souris

Des idées fortes, Christian Denisart et sa troupe n'en manquent pas. Leur *Charlie* est une incursion dans l'Amérique des années 1950, celle des tests de Rorschach, d'Alfred Hitchcock et de John Steinbeck, l'auteur de *Des Souris et des Hommes*, qui met en scène l'amitié de George le fûté et de Lennie le benêt. Le héros de Daniel Keyes est le cousin littéraire de ce dernier.

Il est devant vous, crâne désertique, pupilles nébuleuses comme un stra-

tus, donnant le change pourtant dans son complet modeste. Pascal Schopfer est ce Charlie-là, balayeur dans une usine de pneus, cobaye dans un laboratoire où deux chercheurs à l'ambition féroce ont modifié le cerveau d'un rongeur.

Il faut voir alors Pascal Schopfer, épatant d'étrangeté, tenter de concurrencer la souris Algernon, la bestiole transformée qui, dans sa boîte en forme de labyrinthe, doit trouver son chemin. Derrière sa table de cancre, le héros s'emploie à faire de même, crayon en main. Il est battu systématiquement, jusqu'à ce que les docteurs le couchent sur un lit d'opération. Il se découvre une passion pour les livres, devient un génie des sciences et tombe amoureux, mais oui, de son pygmalion, Miss Kinnian.

## Une parodie de comédie musicale

Le plaisir alors, c'est de voir une bande d'acteurs agiles traverser comme des éclairs les murailles, des spéculations du laboratoire au travail à la chaîne de la fabrique, en passant par le bar où le héros boit le calice de la solitude jusqu'à la lie. Tout est alors mobile et lesté dans ce *Charlie*, aiguillonné par trois musiciennes et chanteuses inspirantes – la violoniste Annick Rody, la contrebassiste Louise Knobil et l'altiste Laurence Crevoisier. Pascal Schopfer alias Charlie s'enflamme. Miss Kinnian (Loredana von Allmen), sa protectrice, est sous le charme. Catastrophe: il l'étreint jusqu'à l'étouffer et elle s'arrache à lui en le giflant d'un mot: «Débile!»

La fable est cruelle tout comme les professeurs Nemur et Strauss – respectivement joués par les excellents Alexandre Bonstein et Thierry Baechtold. Pourquoi alors céder à l'enjolivure et à la mièvrerie dans la dernière partie du spectacle? Cette séquence par exemple où Miss Kin-

## Il est cobaye dans un laboratoire où deux chercheurs à l'ambition féroce ont modifié le cerveau d'un rongeur

nian tourneboulee par son Charlie devenu surhomme retourne vers lui en courant, la bouche en cœur. Avec sa fumée, sa musique sirupeuse, ses interprètes contrefaisant l'euphorie, la scène est aussi longue qu'emphatique. A une rythmique aiguisée, aux citations malicieuses de l'imaginaire américain des années 1950 succède une parodie de comédie musicale. Pascal Schopfer, lui, promène sur ce grand bazar les yeux d'une chouette captive des neiges. Charlie est sur sa branche, la tête ailleurs. C'est sa chance. ■

«Charlie», Théâtre de Carouge, jusqu'au 17 décembre. [theatredecarouge.ch/](http://theatredecarouge.ch/)

## Au Grütli, le théâtre chamanique de Dorothee Thébert

**SCÈNES** L'artiste et son mari, Filippo Filliger, ont conçu un spectacle déambulatoire ou renouer avec des pratiques perdues. A l'enseigne du théâtre genevois, on croise de beaux esprits dans «S'enraciner dans les ruines»

Leur jardin vaut la peine d'être fréquenté. Dorothee Thébert et Filippo Filliger vous reçoivent comme à la maison – au Grütli jusqu'au 10 décembre – dans un verger théâtral qui est celui d'un idéal partagé. Ils sont plasticiens, habitent Genève, ont des enfants et des aspirations à une vie plus respectueuse des rivières, des sous-bois et des oiseaux. Avec quelques amis, ils ont conçu un spectacle en forme d'herbier où on déambule en bonne intelligence. Ils l'ont titré *S'enraciner dans les ruines*, manière de dire qu'il est urgent d'imaginer d'autres paysages existentiels si on veut éviter la catastrophe que certains prédisent.

Ils vous accueillent donc, Dorothee et Filippo, dans le foyer du théâtre, et vous racontent la genèse de leur poème spatial. Pendant le covid, ils ont regardé fleurir les arbres, médité sur Jean-Jacques Rousseau et lu *La Déclaration universelle des droits de l'homme*. Ils ont réfléchi aux grandes espérances des Lumières, à leur part d'ombre, à nos obsessions de profits qui contribuent à dérégler la belle horloge climatique. Ils n'ont pas de potion magique, mais offrent un espace où rêver de solidarités nouvelles.

Nous y voici justement. Voyez leur galaxie, c'est une mosaïque. A l'entrée de la grande salle, un plateau où pétrir la glaise attend vos doigts. Au milieu, un tertre peuplé de totems en cire invite au calumet de la paix. Au fond, une citerne répandra bientôt un liquide blanchâtre.

Tout près, un ermite – le comédien Claude Thébert, père de Dorothee – philosophe sous le toit d'une cabane en émule d'Henry David Thoreau, l'auteur vénéré de *Vie dans les forêts*. Sur ce territoire baigné d'une lumière troglodyte vit une petite tribu d'artistes en rupture de ban.

Vous passez alors d'une station à l'autre et recueillez la bonne parole. Filippo Filliger déclare qu'il faut démonter la cabane de Thoreau et ses fenêtres qui asservissent la nature. Dorothee Thébert, qu'à l'ombre des Lumières beaucoup de crimes ont été commis. Ces textes-là tombent à plat, tant ils relèvent d'un catéchisme convenu. Rien de faux, sans doute, rien de détonant non plus ni de très subtil.

## Fontaine de sagesse

Le charme de *S'enraciner dans les ruines* est ailleurs, dans sa verve chamanique notamment. Voyez Claude Thébert: revêtu d'un extraordinaire manteau de guérisseur – une création d'Ella Asderban – il vagabonde à l'aveugle dans l'espace, histoire d'invoquer de belles âmes. Ecoutez-le à présent lire une lettre à ses petits-enfants, épître où il leur parle des livres qu'il leur destine, qu'ils liront ou ne liront pas. C'est le trésor d'une vie qu'il dévoile ainsi, celui d'un lecteur-poète.

A ce moment-là, on boit ces mots et une tisane sur une couverture laineuse d'Indien. Plus tard, on méditera sur des citations, celles que Claude Thébert a déposées comme autant de fleurs sauvages dans vos mains. Elles sont signées Nelson Mandela, Sénèque, Virginia Woolf. Le jardin de Filippo et de Dorothee est hanté par des esprits féconds. Il fait bon se rassembler avec eux. ■ A. DF

«S'enraciner dans les ruines», Le Grütli, Genève, jusqu'au 10 décembre. [grutli.ch](http://grutli.ch)